

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ LINNÉENNE
DE LYON

Année 1864.

—
(NOUVELLE SÉRIE.)
—

TOME ONZIÈME

PARIS
CHEZ F. SAVY, LIBRAIRE
rue Hautefeuille.

1864. — Février 1864.

NOTICE

sur

L'ABBÉ MADENIS

Par M. le Dr GERVAIS

Lue à la Société Linnéenne de Lyon le 12 Décembre 1864

Dans notre Société Linnéenne, si nous devons un souvenir à ceux que la mort vient frapper, nous le devons surtout aux membres recommandables par leur assiduité, leur savoir, et dont les places, toujours trop tôt vides, provoquent les regrets en attristant le cœur. Accoutumés que nous étions depuis longtemps à voir siéger au milieu de nous les abbés Madenis et Vernange, leur double absence presque simultanée sollicite un retour de la pensée sur ce qu'ils ont été et sur ce qu'ils ont fait.

Tous les deux, hommes d'études sérieuses, ont dignement consacré leur vie à l'exercice du ministère ecclésiastique, au professorat, à la connaissance approfondie des sciences naturelles, et tous les deux, pour nous servir d'une expression de Chateaubriand, ont apporté leur grain de sable à l'édification du monument commun. Dans leurs moments de studieux loisirs, ils cultivaient les plantes qu'ils avaient butinées et plantées de leurs mains, chacun de son côté, ils les observaient, puis ils venaient ensemble, *Arcades ambo*, s'asseoir, côte à côte, à nos séances, toujours prêts à jeter quelques traits de lumière au milieu des discussions les plus inattendues.

L'abbé Madenis, issu d'une famille notable, non par son origine mais

bien par ses vertus héréditaires, naquit à Lyon, en 1798, au milieu d'un quartier populeux, rue Neyret. Son père comptait parmi nos principaux chefs d'ateliers de soieries et occupait un rang honorable sous le régime des corporations, alors que la charge de jurande et l'admission à la maîtrise réglementaient notre fabrique si justement célèbre.

On sortait de la tourmente révolutionnaire ; mais le père de Madenis, appréciant, au point de vue de probité où il était placé, les événements de cette époque, et tenant à inspirer à son fils les sentiments religieux qui l'avaient toujours animé, jeta lui-même dans son cœur les premiers germes de l'éducation chrétienne. De bonne heure il le fit initier aux éléments de la langue latine, puis, à la réorganisation des écoles cléricales dans notre diocèse, il le plaça à Saint-Nizier pour continuer l'éducation qu'il avait commencée. — Sa vocation pour l'état ecclésiastique fut bientôt décidée. Entré au grand séminaire de Saint-Irénée, il y termina ses études théologiques ; mais trop jeune encore pour être promu aux ordres sacrés, il professa pendant près de deux années dans cette même école de Saint-Nizier, dont naguère il était sorti élève.

En 1820 il fut ordonné prêtre et envoyé, en qualité de vicaire, dans la paroisse de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or ; mais ses goûts, ses aptitudes spéciales avaient marqué sa place au sacerdoce de l'enseignement, et le 1^{er} novembre 1822 il fut appelé à professer les belles-lettres au petit séminaire de Saint-Jean.

Dévoué aux élèves qui lui étaient confiés, il s'appliquait à fortifier, à épurer leur goût pour le vrai, sans lequel il n'y a ni beauté ni force dans l'éloquence. Son esprit délicat, son âme élevée et un tact merveilleux lui faisaient trouver la fibre sensible de ses jeunes auditeurs pour les ébranler et les pousser au succès. Doué d'un sentiment exquis des beautés littéraires, quand il donnait lecture d'un modèle à suivre, d'une narration attachante, ses accents émus les faisaient passer dans leur âme à travers les larmes de son admiration.

Parlerons-nous de ses qualités privées ? elles se traduisaient par les élans de son cœur. Ce qui faisait qu'il était aimé partout, c'est que, respectant les opinions de chacun, il n'imposait jamais les siennes, et, en matière religieuse, il comprenait la tolérance dans le sens plus étendu

qui pût être légitimement permis. Bienveillant, rempli de déférence pour tout le monde, il s'accommodait de tout et ne se préférait à personne. Pressé d'invitations en raison de son affable sociabilité, il avait le secret de se dérober au plus grand nombre, sans rien perdre dans l'amitié de ceux dont la susceptibilité aurait pu être froissée par son refus. C'est que, en échappant ainsi aux sociétés particulières, il comptait faire un meilleur échange de ses heures en les consacrant aux jeunes intelligences qu'il s'appliquait à cultiver.

Ce fut en de tels sentiments qu'en 1826 il concourut à l'établissement de la **Maison des Minimes**, où le zèle actif qu'il déploya pour l'organisation de son enseignement fut un des principaux éléments du succès auquel cette institution est parvenue. Aussi, plein d'une satisfaction légitime, rien au monde ne l'eût déterminé à s'éloigner de cette retraite adoptive où il se trouvait heureux de recevoir ses anciens élèves que leur cœur amenait près du sien, comme à un foyer de nouvelles inspirations ou d'attrayants souvenirs. Le reste de ses loisirs était employé à l'étude de l'histoire naturelle, de la minéralogie et de la botanique particulièrement. Il a laissé une collection de minéraux qui témoigne du goût qu'il avait mis à les choisir. Quant à la botanique, dont il s'occupait beaucoup plus, il en avait fait une branche de l'enseignement dont il s'était chargé; il passait peu de jours de la belle saison sans aller à la maison de campagne, suivi ordinairement de quelques élèves, pour étudier ou donner des soins aux plantes qu'il avait réunies et groupées par familles. Chaque année il augmentait sa collection de tout ce qu'il rapportait des excursions fréquentes auxquelles il se livrait; il a même légué à l'usage de ceux qui vont herboriser un manuel utile intitulé : *Analyse des plantes vasculaires du Lyonnais et du mont Pilat*. Ajoutons que si cette publication existe sans nom d'auteur, c'est que, par un sentiment de modestie habituelle, il employait à se cacher tout le soin que d'ordinaire on met à se produire.

L'ardeur qui l'entraînait à la recherche des différentes espèces de végétaux faillit lui devenir fatale un jour. Accompagné de l'abbé Ducret, il était allé herboriser aux environs de la ville d'Aix en Savoie, et, malheureusement, c'était à cette époque où une erreur populaire, accréditée dans les campagnes, attribuait à l'empoisonnement des puits les

ravages causés par le choléra. Engagés trop avant dans des localités presque désertes, ils sont d'abord aperçus par quelques naturels qui se rendent peu compte de leur tournée aventureuse. On se fait signe, on s'appelle, on chuchotte, et bientôt tous les deux se voient assaillis par une bande armée de pioches, de fourches, de bâtons. La situation était perplexe, car toute explication devenait d'autant plus compromettante qu'elle était moins comprise par des cerveaux montés sur les idées d'alors, par des gens qui ne voyaient dans l'arrachement d'herbes inutiles qu'un prétexte aggravant ; de telle sorte qu'ils étaient condamnés par les raisons mêmes qui devaient les absoudre. Déjà, en face d'une exaspération de plus en plus menaçante, ils entrevoyaient un dénouement fatal et s'étaient préparés au sacrifice de leur vie, quand, grâce à une intervention presque miraculeuse, on décida de recourir à la sanction sommaire de la plus proche autorité locale. Ce sursis les sauva, mais la santé de l'abbé Madenis en fut profondément atteinte. Il conserva une oscillation musculaire ou tremblement, qui depuis ne le quitta jamais. Cette infirmité n'a pas été étrangère à l'affection cérébrale qui a précipité ses jours. Le 17 septembre 1863, après une courte maladie, il s'est endormi dans le Seigneur, en terminant une existence remplie de mérites scientifiques, couronnée de toutes les vertus.

Pour nous, doyen actuel de ses élèves, privé d'un professeur aimé qui avait consenti à devenir notre ami, il nous est doux encore, en qualité d'interprète de cette Société, de jeter sur sa mémoire une fleur de myosotis, en signe d'hommage mérité et de satisfaction aux sentiments de notre cœur.
